Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 11

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200977

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

On les mène faire des emplettes
Les poulettes,
Ou bien au lac r'garder les mouettes
Et comme on pige les percouettes... ;
Le long du quai.., le long des bancs,
— P'tit troupeau de p'tits bonbons blancs —
Elles font toujours les mêmes trottes
Les poulottes.

II

L'hiver, on monte à Sauvablin,
Ell' sav' que sur l'étang trop plein
On verra pointer des casquettes
Les poulettes !
Mais derrière elles — souvent blettes —
Vont leurs bergères sans houlettes,
Tant craintives des pantalons !
Alors « leurs » espoirs bleus s'en vont...
Elles... n'ont pas peur des culottes,
Les poulottes !

III

Ell' savent Molièr', comme on peint,
Jouer du Godard ou du Chopin
(Par cœur ou bien avec les notes)
Les poulottes ;
Blondes, brunes, minces, boulottes,
Y en a des tas, y en a des flottes !
Fraîches et ros', puis vous savez,
Ell' savent aussi pyrograver
Des cadr' ou des porte-allumettes,
Les poulettes !

IV

Scheler, Schilling,... un récital,...
Dalcroze,... — quand il est moral —
On les mène par bandelettes,
Les poulettes ;
L'anglais, le barn et les raquettes,
Ça marche comm' sur des roulettes ;
Les verb' en « ir », les mots en « eux »
Et quand elles rentrent « chez eux »
Elles sont presque polyglottes,
Les poulottes !

Pierre Alin.

KURSAAL. — Aujourd'hui, samedi, et demain, en matinée et le soir, *dernières représentations* du **Cercle de la mort**. Nouveaux débuts. Les personnes qui n'ont pas encore vu le « Cercle de la mort » feront bien de ne pas manquer l'occasion qui, exceptionnellement, leur est offerte d'aller applaudir cet exercice dont la hardiesse est stupéfiante. L'athlète *Mayer* et ses deux élèves exécuteront de nouveaux exercices ; ils soulèveront entr'autres une plateforme sur laquelle auront pris place quinze personnes.

Lo boun'ami à la Luise Tsallet.

Quand l'è que lè felhies arrevant pè vè sèze âo dize-sate ans, lâi a pas : lau faut on boun'ami, dâi iadzo, mimameint, s'ein tignant dou. Et pu, quand biossant lau dize-nâo ans, se ne sant pas encora mariaïe, craïant tot lo drâi que sant féte po dâi vilhie felhie âo bin que n'ant pas met dâi z'haillons que lè fant galéze. L'è adan que lè faut vère. Ie quemeinçant à betâ dessu lau tita lo pllie biau tsapî que pouant trovâ tsi la tsapalire, avoué dâi riban de tote lè couleu, on bocon arc-en-ciè, dâi filiâo, que sè-io mé ; se lâi astiquâvant assebin dâi pesseinlhi âo dâi lâitron, on crâirâi pardieu que portant onna lece * âo on courti eintre lè duve z'orollies. Ie doûtant assebin lau cazvinka dâi z'autro iadzo, et pu sè mettant à la moûda : ie t'einfattant quie on affére avoué dâi mandze asse lardze que seimbllie adi du lliein que l'ant dâi z'ale et que vant s'einvolâ. Et lè solâ ! salut lè ressemèladzo, lau faut dâi pioulets, vo sède prâo, de clliau chargues que fant piou... piou... quand on martse. Assebin, se on vâi allâ âo pridzo iena que ne lâi va pas dè coutouma, on pâo sè dere : « Volliâi-vo frèmâ que la Charlotte l'a dâi solâ nâovo, ie va âo pridzo. »

* lece = plate-bande, jardin.

Et pu ein aprî, se l'hommo que l'atteindant n'è pas encora vegniâ du lè montagnes de derrâi, mettant oquie dinse su lè papâi : « Une demoiselle, jeune et jolie, désirerait faire la connaissance d'un monsieur riche et beau. Ce serait pour le bon motif. »

La Luise Tsallet avâi fé assebin tot cein que faut por coudhî trovâ on'hommo, ma, vouah ! pas mé que de cheveux dessu la tita à noutron dzudzo. L'ire portant prâo galéza, ma pas on batz dein son fordâ, et, ma fâi, sein z'étius min de tsermalâ.

On dzo, sè dècide à allâ tant que vè lo pètabosson.

— Vigno por mè mariâ, vo faut m'écrire dessu voutrè lâvro.

— Bin se vo volliâi, mâ io è-te voutron boun'ami, se lâi dit lo pètabosson, porquie n'ète pas vegniâ avoué vo ?

— Mon boun'ami ! L'è que ein é min.

— Mâ, ma pourra damusalla, sède-vo pas que faut veni dou ?

Et la Luise qu'ire vegniâte asse rodze que la roba dau boriau de Mâodon lai fâ adan :

— Je crayé que la coumouna fournessâi tot cein que faut.

Marc a Louis.

Miettes de bon sens.

Il ne faut pas renoncer aux semailles à cause des pigeons.

* * *

On ne voit plus beaucoup de gens mourir de faim, mais on en voit encore plusieurs mourir d'indigestion.

La queue du diable.

M. Alfred Ceresole a fait, il y a une quinzaine de jours, à Lausanne, sous les auspices de la Société des Jeunes commerçants, la causerie que nous avions annoncée. Cette causerie, que l'on avait à juste titre appelée « soirée vaudoise », eut un très grand succès ; le nom seul du conférencier en était un sûr garant. Dans le programme, figurait, entr'autres, sous le titre : « Curieuse légende », une lettre inédite au *Conteur*, inspirée par une boutade de notre numéro du 6 janvier. Un des auditeurs, M. F. Sp., ignorant sans doute que nous avions eu, comme lui, le plaisir d'entendre M. Ceresole, nous adresse un court résumé de la dite lettre. Ces quelques extraits, écrits de mémoire, donneront certainement à nos lecteurs le désir de lire en entier cette amusante fantaisie, trop longue malheureusement pour être publiée dans le *Conteur*, mais qui figurera, sans doute, dans le prochain volume de M. Alfred Ceresole.

Mon cher *Conteur*,

Que je t'aime ! surtout quand tu nous sers du patois. Tu défends la bonne cause, tiens bon ; aie ton âme à toi ; garde-toi d'imitation ; voilà quarante-deux ans que tu restes le même, ayant toujours une place pour nos vieilles légendes, pour notre bon vieux patois. Tiens bon ! je serai toujours avec toi.

Dans ton numéro du 6 janvier dernier, tu nous contes l'histoire du diable précipité du ciel sur notre pauvre planète.

L'endroit où il tomba se trouve entre le canton de Vaud et celui du Valais et porte un nom caractéristique, en souvenir de cette malencontreuse chute : Les Diablerets.

Tu nous dis aussi que sa tête tomba en Espagne, d'où la fierté rageuse des gens de la Vieille-Castille. Ses mains tombèrent en Turquie, d'où la rapacité féroce des sujets du sultan.

Son cou roula en Italie, d'où l'amour si communicatif des mangeurs de macaronis.

Sa bedaine arriva en Allemagne, d'où l'appétit glouton des mangeurs de choucroute.

Ses pieds restèrent en France, ce qui fit les Français légers et coureurs.

Et tu conclus, mon cher *Conteur*, en demandant : « Et pour la Suisse, que resta-t-il ? »

— Mais oui, mon cher, nous en eûmes aussi notre part, du diable. Et il y en eut pour tous, de Genève à Bâle et de Chiasso à Constance ; il y en eut mêmement pour ceux des bords de la Louve et du Flon, que tu connais bien. Et je te promets, qu'en janvier surtout, lorsqu'arrivent les notes des fournisseurs et les bordereaux d'impôt, nous ne nous demandons plus si nous avons été oubliés dans le partage. Attelés à notre part, nous ne sentons que trop le prix des faveurs sataniques.

Ce qui nous échut en partage, tu l'as deviné, mon cher *Conteur*, c'est.... la queue du diable.

Gens de tous rangs et de toutes classes, qui tirent,.... tirent,.... tirent cette queue.

Que de gouvernements, dont les caisses souffrent de courants d'air ; que de ministres, en quête d'un équilibre financier, tirent cette queue au contact dur et réfrigérant ! Faut-il que cet appendice infernal soit solide pour qu'il n'ait pas encore cédé depuis si longtemps que nous sommes des milliers à le tirailler ?

Oh ! vous qui envoyez vos notes, songez à cette noire queue, songez aux poètes rappelés brusquement à la prose de la réalité pour s'atteler à ce rugueux appendice.

Mon cher *Conteur*, il y a chez un de mes voisins un grand dessin, comme une fresque, auquel je repense en songeant à la question que tu nous poses. Ce dessin représente toute la famille alignée en une attitude puissante et vraie, et tous, depuis le grand-père jusqu'au petit-fils, tous tirent le diable par la queue. Quelle ardeur ! on sue rien qu'à les voir tirer !

Ce dessin m'a rendu rêveur et sais-tu ce que j'y ai vu ? J'y ai vu le portrait de toute la famille vaudoise qui, depuis le Centenaire et le Festival, tire le diable par la queue avec un ensemble admirable.

Passe-temps.

La réponse à la charade de notre numéro du 13 février est *pic-bois*. Seulement deux réponses justes : Mme Lse Michel, route de Carouge, Genève ; M. A. von Gunten, hôtel du Cerf, à Faoug. — La prime est échue à Mme Michel.

Enigme.

J'aborde d'un air gracieux
Le mortel à qui je m'adresse.
Très souvent, à ma politesse,
Il répond en baissant les yeux.

J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la tristesse ;
Mais, par excès de gentillesse,
Je puis devenir ennuyeux.

J'ai droit de m'adresser aux princes,
Je suis de toutes les provinces,
Ainsi que de chaque saison.

Vous qui cherchez à me connaître,
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique ou par raison.

Tout lecteur du Conteur *a droit au tirage au sort pour la prime.*

THÉATRE. — Le mélo est mort et bien mort ; à Lausanne, tout au moins. Les spectateurs du dimanche qui — prétendait-on — ne voyaient rien de plus beau que le mélo, où l'on tire force coups de fusil et où l'on massacre en grand, lui préfèrent maintenant de beaucoup la comédie nouvelle, accompagnée d'un amusant vaudeville. C'est à M. Darcourt que nous devons cet heureux progrès. Il n'a point voulu que seul le public du jeudi goûtât les nouveautés de choix qu'il nous donne cet hiver ; il les répète le dimanche. Ainsi, demain, deuxième de **La Sorcière,** de Victorien Sardou, le grand succès actuel, que Lausanne est la première à applaudir, après Paris.

La rédaction : J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.